Ami du Clergé du 9 septembre 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Notre-Dame des Sept Douleurs (15 septembre). — Fiat... Oui, 289.
Pour le XVI^e Centenaire de Saint Augustin. — La vie chrétienne d'après S. Augustin : IV. S. Augustin et l'Immaculée Conception, 290.
La vie chrétienne. — Enseignements de S. Jean : Jésus-Christ (suite), 292.
Notes pastorales. — La misère de l'enseignement catéchistique, 295.

NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS
(15 septembre)

« FIAT... OUI »

C'est le *Fiat* de Marie, le « oui » de sa réponse à la parole de l'ange qui décide l'Incarnation et fait de Marie la Mère de Dieu.

C'est le *Fiat* de Jésus à l'agonie, le « Oui » de la réponse à la volonté de son Père qui décide de la Rédemption. — Mais Marie s'unit à la Passion de son Fils par sa Compassion lorsqu'elle le rencontre à la 4^e station du Chemin douloureux, lorsque debout au pied de la croix elle contemple Jésus mourant. Intérieurement elle renouvelle à l'heure de la Rédemption le *Fiat* de l'Incarnation. Elle répond « Oui » à la volonté de Dieu qui lui propose la souffrance. Lors de l'Incarnation elle était devenue Mère de Dieu. Lors de la Rédemption elle devient Mère des hommes. Jésus la désigne sous ce titre à S. Jean qui représente les fidèles : « Voilà votre mère ! »

S. Augustin résume cette doctrine dans un mot aussi juste que profond : « *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus :* Mère selon la chair de Jésus qui est notre chef, elle est mère selon l'esprit de son corps mystique des fidèles qui sont ses membres ». Marie est la mère du Christ. Elle est aussi la mère des chrétiens. C'est de Marie que prend naissance le Fils de Dieu, le Christ notre Dieu sauveur, qui nous délivre de tout mal et nous comble de tous biens, qui détruit et confond la mort pour nous donner la vie, la vie éternelle.

I. — *La vie chrétienne, par Marie*

Vous êtes venus dans ce sanctuaire élevé par la foi de vos pères pour honorer Marie par les pieux exercices d'une journée de pèlerinage. Ah ! puissiez-vous, chrétiens, vous souvenir de votre haute dignité : vous avez au ciel un Père qui vous aime, qui vous aime tant qu'il veut vous donner sa vie, vous faire partager son bonheur, vous faire entrer dans sa famille. Voilà pourquoi il vous a envoyé son Fils pour en faire votre frère, votre ami, votre Sauveur, pour vous donner par lui tous les biens, et particulièrement ce bien incomparable et mystérieux de la vie divine qui commence ici-bas par la grâce, qui s'épanouira au ciel dans la gloire ou participation à la vie divine.

Puissiez-vous comprendre quel est le rôle de Marie dans ce plan divin ? Elle a formé le Christ notre tête, elle lui a donné naissance. Elle doit former en ses membres, c.-à-d. en nous qui sommes disciples et imitateurs du Christ, des chrétiens ; elle doit former d'autres christs des enfants adoptifs de Dieu. Et si dans notre âme s'accroît la ressemblance avec J.-C., le Père céleste se penche avec complaisance vers ses enfants adoptifs ; il dit de nous ce qu'il disait de Jésus : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ». Et Marie nous regarde comme une mère qui est fière de ses enfants ; les vrais chrétiens sont les enfants de Marie : elle reconnaît son Fils en eux.

Voilà le principe de toute la vie chrétienne et dont découle toute la morale, toute la pratique des vertus chrétiennes. Car si nous sommes ainsi enfants de Dieu, enfants de Marie, notre premier devoir est de garder cette dignité en conservant en nous l'état de grâce, en vivant dans l'amitié de Dieu, en fuyant comme le plus grand des malheurs : le péché qui nous sépare de lui.

II. — *Garder cette vie chrétienne*

Mais telle est l'humaine faiblesse que nous pouvons faillir et tomber dans des fautes graves. Alors le premier devoir du pécheur est de recouvrer l'amitié divine par un élan d'amour repentant en attendant d'aller recevoir au pied du prêtre l'assurance du pardon avec l'absolution sacramentelle.

Cette vie chrétienne, il faut la défendre et l'entretenir. On la défend contre le mal qui la ferait mourir par un remède souverain : on l'entretient par un aliment divin. Le remède souverain nous est donné par la Pénitence. L'Aliment divin c'est le pain vivant descendu des cieux, c'est l'Eucharistie. Sans la communion régulière, pas de vie de la grâce dans l'âme, sans la communion fréquente pas de vie spirituelle intense. D'où cette deuxième résolution s'impose à des pèlerins qui veulent vivre en chrétiens : communier bien, communier fréquemment.

Mais la vie chrétienne n'est pas un état passif, un sommeil inerte : c'est une activité, une vie enfin qui doit se manifester. Et comment ? Par les vertus chrétiennes. Par la foi, l'espérance, la charité, mots que l'on prononce souvent sans les comprendre et qui désignent cependant de magnifiques réalités.

Le chrétien qui a la foi se souvient des paroles, des enseignements de Jésus dans son Evangile. Et c'est sur cette lumière qu'il guide ses pensées et ses jugements et dirige ses actions.

Le chrétien qui a l'espérance ne recherche que les vrais biens, et sait où il les trouvera. Il ne les place point dans les richesses aveugles comme la fortune aux yeux bandés, et instables comme la roue sur laquelle on la représente, puisque tous les jours ils changent de valeur, quelquefois se gonflent de promesses ou plutôt d'illusions, mais plus souvent se dévalorisent et tombent à rien. Les vrais biens ne sont pas davantage les plaisirs, ni les plaisirs défendus qui ne laissent au cœur que honte et amertume, ni même les plaisirs permis, que Dieu accorde non pas comme une fin mais comme des stimulants au vrai bien, des acomptes sur les vraies joies qu'il nous réserve près de lui.

Le chrétien qui a l'espérance sait que les vrais biens sont ceux qu'on ne perd pas, les biens spirituels qui élèvent l'âme et l'enrichissent de mérites qu'elle retrouvera en récompenses dans l'éternité. Voilà les biens que le chrétien en attend et qu'il demande dans une prière filiale et confiante. Et comme il s'adresse à un bon Père qui comprend tout ce qu'éprouve son petit enfant, qui sait mieux que lui ce qui lui convient, il n'hésite pas à prier pour obtenir tout ce qui lui manque, même les grâces temporelles, en toute confiance et en toute soumission. Sa prière ne sera pas sans fruit, Dieu l'exaucera toujours, mais en nous accordant ce qu'il jugera de plus utile pour notre bien.

Ah ! quand prierons-nous comme à Lourdes, à haute voix, les bras en croix, sans respect humain ?... Que ces exemples vous rappellent le but particulier de cette journée de pèlerinage, le but général de notre vie qui est un pèlerinage rapide de la terre au ciel : nous ne sommes pas ici pour un pique-nique, pour une partie de plaisir, nous sommes ici pour prier Dieu de toute notre âme, pour le servir de toutes nos forces, pour le rechercher de tout l'élan de nos espérances, pour l'aimer de tout notre cœur.

III. — *Aimer Dieu, c'est lui dire : « Oui »*

L'amour de Dieu, la charité, — je termine par là cette rapide exhortation à la vie chrétienne sous l'égide de Marie — c'est bien la perfection et la sainteté. Mais en quoi consiste-t-elle ? Dans un élan affectif ? — Non pas. « Quiconque me dit Seigneur, Seigneur, n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père... » L'amour de Dieu c'est la conformité à sa sainte volonté. Quand Dieu nous demande quelque chose il ne faut pas lui dire *non* comme Satan, il faut lui dire *oui* comme la Ste Vierge dans son *Fiat,* oui comme Jésus notre modèle : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père . »

Dire toujours oui à Dieu, c'est le résumé de la vie chrétienne et le secret de la sainteté.

Oui quand ça va bien, que le ciel est beau, les affaires prospères, la santé florissante, les relations agréables, les amitiés satisfaites. Mais *oui* également quand le temps est maussade, les affaires difficiles, la vie gênée, la santé débile. *Oui* à l'heure des déceptions, des peines, des souffrances et des deuils ! *Oui, Fiat.* Oui mon Dieu que votre volonté soit faite. Avec le oui de la soumission résignée aux desseins de la Providence, il faut ajouter le oui de l'obéissance volontaire aux préceptes et aux conseils. Dieu règle notre vie individuelle, notre vie conjugale, notre vie sociale, notre vie professionnelle. Chacun a ses devoirs d'état, devoirs religieux, devoirs moraux. Voilà ce que vous me commandez : Oui mon Dieu. Voilà ce que vous me défendez : Oui mon Dieu !

Mais voilà aussi ce que vous me conseillez. A tous les cœurs Dieu fait entendre autre chose que les préceptes du devoir strict, il suggère les invitations à une perfection plus haute, il sollicite nos libres générosités. Ah ! prêtez une oreille attentive à la voix divine, cherchez une direction éclairée pour vous garantir de toute illusion, mais quand le bon Dieu vous demandera un sacrifice, répondez encore le oui de la générosité chrétienne.

Et s'il vous invite, jeunes filles, à devenir ses épouses, s'il vous demande, jeunes gens, de vous consacrer au service des autels et au salut des âmes, n'hésitez pas à lui sacrifier votre vie et à dire le *Fiat* de Marie : Voici, mon Dieu, votre servante. Qu'il me soit fait selon votre parole !

* *

Dans le sentiers de la vie parfaite, comme dans la vie commune, marchons à l'appel de Dieu, en dépit des difficultés et des tentations, sans lassitude ni découragement, car nous avons au ciel un Père qui nous aime, Jésus notre frère et notre sauveur qui nous appelle et qui nous aide, et Marie notre Mère qui nous encourage et nous sourit. Allons à Dieu, allons à Jésus par Marie. Ainsi soit-il.

POUR LE 16e CENTENAIRE DE SAINT AUGUSTIN

La vie chrétienne d'après saint Augustin

IV

SAINT AUGUSTIN ET L'IMMACULÉE CONCEPTION

S. Augustin n'a pas écrit d'ouvrages, ni de détail ni d'ensemble, uniquement consacrés à la T. S. Vierge. Les œuvres des Pères et des Docteurs de l'Eglise furent le plus souvent occasionnelles, destinées à réfuter une hérésie naissante. Et ce n'est guère que du Nestorianisme que date, avec la définition de la Maternité divine de la Sainte Vierge au Concile d'Ephèse (431) une véritable littérature mariale [1], malgré tout ce qui avait été écrit

[1] « Le résultat le plus direct qu'eut sur les Eglises Orientales le Concile d'Ephèse, résultat presque immédiat et encore perceptible aujourd'hui, a été l'extension

jusque-là de sa virginité.

Pourtant, dans ses combats contre les hérétiques et tout spécialement contre Pélage, S. Augustin nous a livré sa pensée, pensée de profonde vénération sur la Sainte Vierge : sur sa maternité divine, sur sa virginité perpétuelle, sur sa sainteté absolue, sur son rôle dans l'œuvre de notre salut. Et cela donnerait matière à plusieurs conférences sur S. Augustin et la Sainte Vierge. Mais puisque le 16e centenaire de sa naissance coïncide avec le 1er centenaire du dogme de l'Immaculée Conception et surtout parce que Pie IX, dans la bulle *Ineffabilis Deus,* a fait appel anonymement au témoignage de S. Augustin, limitons-nous à ce seul thème de réflexions : *Saint Augustin et l'Immaculée Conception.*

Certes, sa doctrine sur le privilège de Marie reste parfois obscure, ambiguë, diverse ; certaines phrases paraissent nier ce privilège, négation qui s'accorderait avec sa croyance de la transmission originelle par les parents. Mais le problème n'était pas explicitement posé ; aussi lorsque les discussions avec les hérétiques l'en rapprochent de plus près, ses paroles aboutissent logiquement à reconnaître à Marie ce privilège insigne. Ainsi en particulier contre *Pélage* et contre *Julien d'Eclane.*

I. — *Contre Pélage*

Pélage, une sorte de Jean-Jacques Rousseau avant la lettre, pour lequel le péché originel n'existe pas, enseigne que notre avenir spirituel et moral dépend non de la grâce de Dieu, mais de notre volonté : « la liberté est une balance bien équilibrée dont les plateaux ne peuvent être influencés que par la volonté » [2]. La preuve, c'est que nombre de personnages : Siméon, Joseph, Marie, Mère de Jésus, etc., ont accompli par leurs propres moyens cette réussite de ne point pécher et de vivre saintement.

Contre ce naturalisme radical, qui pratiquement rejetait la nécessité de la grâce et tout l'ordre surnaturel, S. Jérôme avait élevé la voix : si le péché originel n'existe pas, à quoi bon le baptême des petits enfants pour la rémission des péchés ? Si la grâce n'est pas nécessaire, à quoi bon la demander par la prière ? Si l'homme est tout enclin au bien, à quoi bon faire pénitence ? Mais Pélage, qui avait capté la confiance de l'évêque de Jérusalem, continuait de répandre ses erreurs.

C'est alors que S. Augustin entre en lice, fait condamner, par Rome, Pélage et ses adeptes, et écrit son livre : *De la nature et de la grâce.*

notable qui s'en est suivi du culte et de la liturgie mariale... Pour célébrer dignement les solennités maintenant en honneur et qui ont tendance à se multiplier avec le temps, pour en rehausser l'éclat, les orateurs multiplieront eux-mêmes les discours consacrés à Marie... A leur tour les poètes exalteront la Vierge en leurs chants, très spécialement les poètes qui travaillent pour la liturgie... » (G. Jouassard, *Marie à travers la Patristique,* dans *Maria,* t. I, p. 136).

[2] D. Ch. Poulet, *Hist. de l'Eglise,* t. I, p. 212.

C'est dans ce livre que, s'élevant contre l'affirmation de Pélage que des saints, comme S. Jean et Ste Elisabeth, ont évité tout péché, il écrit sa fameuse parole à propos de la T. S. Vierge : « exception faite pour la Sainte Vierge Marie, *dont je ne veux pas qu'il soit aucunement question quand il s'agit de péchés, et cela pour l'honneur du Seigneur :* qu'elle ait en effet reçu une grâce surabondante pour remporter une victoire absolue sur le péché, nous le savons de ce qu'elle a mérité de concevoir et d'enfanter Celui qui fut incontestablement sans péché » [3]. Pie IX a utilisé ce témoignage sans le citer explicitement [4]. Car même si S. Augustin ne parlait ici que des péchés actuels, « il n'en affirme pas moins d'une façon générale que la Bienheureuse Vierge Marie est complètement exempte du péché ; l'honneur du Christ qu'il met en avant n'est pas moins incompatible avec l'hypothèse du péché originel qu'avec celle du péché actuel ; il l'est même davantage, étant donné la légèreté des péchés actuels que le saint Docteur énumère peu après » [5].

Et il ne faut pas oublier que Pélage niait le péché originel, qu'il n'y voyait qu'une faute personnelle d'Adam et d'Eve, et que c'est en raison de cette droiture initiale qu'il donnait aux hommes les forces suffisantes pour éviter tout péché. Pour S. Augustin au contraire dans ce péché originel et ses suites réside notre faiblesse : « A l'exception du Sauveur, nul homme en grandissant ne reste sans péché, parce qu'il n'est personne, en dehors de lui, qui n'ait été au début de son existence soumis au péché » [6]. D'après ces principes, puisque S. Augustin ne veut pas « qu'il soit aucunement question de Marie quand il s'agit de péchés », c'est donc, qu'à son avis, elle aurait aussi échappé à la déchéance originelle, source de toutes nos fautes.

De toute façon, il faut reconnaître au moins qu'il exclut de Marie directement tout péché, et indirectement ou implicitement même le péché originel.

II. — *Contre Julien d'Eclane*

Pélage trouva un défenseur dans un de ses disciples, plus affirmatif encore que lui sur l'absence en nous de péché originel : un évêque italien, qui serait déposé, le subtil Julien d'Eclane. C'est justement sur ce terrain de l'inexistence du péché originel que Julien va porter le débat. Et parce qu'il lui paraît inadmissible en tout cas qu'on puisse le contester pour la Sainte Vierge, il déclare à S. Augustin : « Tu es pire que Jovinien ; lui a mis en pièces la virginité de Marie par la façon dont il a décrit son enfantement ; toi tu donnes en compte au diable Marie en personne,

[3] *De natura et gratia,* ch. 36. *P. L.,* t. XLIV, col. 267.

[4] Bulle *Ineffabilis Deus* (édit. M. David, Bonne Presse, p. 24 et note 18).

[5] X. Le Bachelet, *Immaculée-Conception* dans *Dict. de Théol. cathol.,* t. VIII, col. 883.

[6] *Contra Julianum,* l. V, ch. 15, n° 57.

par la condition que tu lui attribues de sa naissance »[7].

Quand le long ouvrage de Julien, rédigé vers 421, arriva à la connaissance d'Augustin vers 428, il se mit aussitôt à la réfuter. Mais sa mort survenue à peine deux ans après, en 430, ne lui permettra pas d'achever sa réfutation. Pourtant, il aura le temps de répondre aux quatre premiers livres et en particulier à la tirade de Julien (livre IV) l'accusant de donner « en compte au diable Marie en personne, par la condition de sa naissance ».

Et que lui rétorque S. Augustin ? — Ceci : « Nous ne vouons pas Marie au diable par la condition de sa naissance (mais à Dieu), parce que cette condition est abrogée par la grâce de la renaissance ». Réponse, il faut bien l'admettre, qui peut prêter à ambiguïté ; puisqu'il parle de « la grâce de la renaissance » c'est donc qu'il estimerait que le péché originel transmis par les parents, suivant son opinion, n'a disparu que par une sanctification postérieure à la conception. Pourtant, si l'on tient compte de l'accusation que portait Julien, interpréter en ce sens la réponse de S. Augustin, ne serait-ce pas dire que le grand Docteur passe à côté de la question, qu'il ne la saisit pas ou ne veut pas la saisir, que la victoire reste à son adversaire ? Et quelle incohérence chez ce génie. Il répondrait catégoriquement au pélagien Julien : Nullement, nous ne vouons pas Marie au diable par la condition de sa naissance ; puis immédiatement, motivant sa réponse, il dirait pratiquement le contraire : n'ayant été sanctifiée qu'ultérieurement à sa conception elle a été un certain temps, au moins momentanément vouée au diable jusqu'à la grâce de sa renaissance...

Si l'on ne veut pas accuser S. Augustin d'éluder la question pour se fourvoyer dans l'incohérence, ne convient-il pas d'entendre autrement sa réponse à l'hérésiarque :

— Non, nous ne vouons pas Marie au diable par la condition de sa naissance. Sans doute, selon les lois ordinaires, puisqu'elle est née de père et de mère comme nous, et non de façon virginale comme Jésus, elle devrait tomber dans l'esclavage du démon. Mais la grâce qui lui est donnée au premier instant de son existence, grâce que nous appelons de la « renaissance », parce qu'elle est en effet une seconde naissance, une naissance spirituelle par rapport à la naissance physique, supprime cette condition d'esclavage en empêchant qu'elle se vérifie en Marie...

En ce sens, S. Ambroise, un des maîtres d'Augustin, avait bien parlé de renaissance du Christ, c.-à-d. de naissance spirituelle par opposition à sa naissance physique, sans qu'on l'accuse de penser que le Christ a été sanctifié après sa conception : *cum ipse Dominus Jesus Christus de Spiritu Sancto et natus sit et renatus*[8].

[7] *Opus imperfectum*, IV, 122, *P. L.*, XLV, col. 1417.
[8] *De Spiritu Sancto*, l. III, ch. 10, n° 65. *P. L.*, XVI, col. 791.

Evidemment nous ne pouvons trouver chez S. Augustin, au début du Ve siècle, antérieurement à la définition dogmatique et quand le problème ne se posait qu'incidemment, la même clarté et la même rigueur de formules que chez les théologiens du XIXe et du XXe siècles après la bulle *Ineffabilis*. Comme le remarque cette bulle, n'est-ce pas le rôle des définitions de l'Eglise de mettre au point l'expression des vérités révélées ?

« Toujours attentive à garder et à défendre les dogmes dont elle a reçu le dépôt, l'Eglise de Jésus-Christ n'y change jamais rien, n'en retranche jamais rien, n'y ajoute jamais rien ; mais portant un regard fidèle, discret et sage sur les enseignements anciens, elle recueille tout ce que l'antiquité y a mis, tout ce que la foi des Pères y a semé. Elle s'applique à le polir, à en perfectionner la formule de manière que ces anciens dogmes reçoivent l'évidence, la lumière, la distinction, tout en gardant leur plénitude, leur intégrité, leur caractère propre, en un mot, de façon qu'ils se développent sans changer de nature et qu'ils demeurent toujours dans la même vérité, dans le même sens, dans la même pensée ». (Edit. Al. David, Bonne Presse, p. 19 et 20).

Il n'empêche que S. Augustin a bien mérité du dogme de l'Immaculée Conception. Si l'on tient compte de ses adversaires, ses réponses ne valent vraiment que s'il croit à ce privilège. Il en a donné les raisons exactes : la Maternité divine et la Médiation corédemptrice de la Vierge :

« Qu'elle ait, en effet, reçu une grâce surabondante pour remporter une victoire absolue sur le péché, nous le savons de ce qu'elle a mérité de concevoir et d'enfanter celui qui fut incontestablement sans péché... Il fallait que le diable souffrît de sa défaite par les deux sexes, comme il avait joui de son triomphe sur les deux » (voir *P. L.*, XL., 303...).

Enfin Pie IX a voulu faire appel à son témoignage. Il serait difficile d'en mieux souligner l'importance : « Quand il s'agit de péchés, qu'il ne soit point question de Marie. »

LA VIE CHRETIENNE

Enseignements de saint Jean

II. — *L'union à Jésus, Vie de l'humanité*

La notion de lumière est, en S. Jean, *étroitement unie à celle de vie*. Très souvent les deux mots se trouvent ensemble. Ainsi, dès le prologue, l'apôtre dit que « la vie était la lumière des hommes » (I, 4). Et encore, au chap. VIII, 12 : « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ». De même, la résurrection de Lazare, que nous venons de rappeler, est surtout un symbole de Vie[1].

Faut-il en conclure que la lumière et la vie divines ne sont pour lui qu'une seule et même

[0] Le P. Allo remarque à ce sujet que « Comme les instructions sur la Lumière avaient été couronnées par la guérison de l'aveugle-né (ch. IX), ainsi, très symétriquement, celles qui sont relatives à la Vie, culminent au ch. XI, dans la scène, historique et symbolique, de la *résurrection de Lazare* » (*Op. cit.*, p. 139).

réalité ? Le chapitre VI le laisserait croire : l'évangéliste y passe si insensiblement de la nécessité de la foi à la nécessité de l'eucharistie que les interprètes de tous les temps se sont toujours divisés sur le sens de certains versets.

Il faut convenir que les attributs de Dieu ne diffèrent pas réellement, ni entre eux, ni par rapport à l'essence divine : celle-ci est infiniment simple et contient dans sa simplicité toutes les perfections. Ainsi la vérité de Dieu, sa science, sa bonté, etc., ne sont autre que Dieu lui-même.

Toutefois il y a entre ces attributs une distinction virtuelle, c.-à-d. relative à notre manière de concevoir les choses, mais avec un fondement dans la réalité. Il nous est tout-à-fait permis de parler de la vérité, de la science, de la bonté, etc. de Dieu, car ces attributs se trouvent réellement en lui, et correspondent en lui à l'idée analogique que nous nous en faisons.

Cette distinction entre la manière mystérieuse dont Dieu possède ses attributs et la manière analogique dont nous les concevons en lui, explique le langage de S. Jean. En bon « théologien », s'il n'est pas outrecuidant de parler ainsi — le terme lui a été appliqué dès l'origine du christianisme — il n'est pas dupe de nos anthropomorphismes : il sait combien la Divinité est insondable, et il insiste sur son unité transcendante.

De plus, au sujet du chap. VI, n'oublions pas l'étroite connexion qui existe entre la foi en l'Incarnation et la réception de l'eucharistie. Celle-ci ne fait que nous appliquer individuellement ou par groupes restreints ce que la première a mérité en principe pour l'ensemble de l'humanité : en s'incarnant et en se donnant sacramentellement, Jésus se propose de sanctifier les âmes et de les diviniser. Et c'est bien essentiellement la même attitude que le chrétien doit avoir en face de ces deux mystères : une adhésion complète de l'âme au dogme de l'Incarnation et à la présence sacramentelle. Il s'agit toujours de « croire à l'Amour que Dieu a pour nous » (I Jo., IV, 16).

Du reste, cela n'empêche pas S. Jean de *distinguer,* quand il le faut, Vie et Lumière divines. Ainsi *l'allégorie de la Vigne* exprime proprement le concept de vie. Est-il nécessaire de citer ce texte, qui est dans toutes les mémoires ? « Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron... Je suis la vigne et vous êtes les sarments... Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche... » (Jo., XV, 1, 5, 6). Comme le remarque un exégète [1], il faut préciser que Jésus ne dit pas : « Je suis *le cep* », vous êtes les branches » : cette manière de parler laisserait croire qu'il y a « une distinction totale entre le Christ-Eglise et les chrétiens, ses membres ». Il est *la Vigne,* donc les chrétiens font pour ainsi dire partie de lui : « entre la vigne et ses branches, la distinction n'est que partielle, tout comme entre la tête et le corps ». Si bien que le symbolisme de la vigne, dans S. Jean, est très proche de celui du Corps mystique selon S. Paul. Celui-ci préfère les comparaisons prises à la vie humaine, comme si le monde intérieur seul retenait son attention : mais on doit dire que les deux apôtres sont foncièrement d'accord.

Une autre allégorie utilisée par Jésus est celle du *Pasteur et des brebis :* « Je suis le bon Pasteur... Je suis venu pour que les brebis aient la vie et qu'elles soient dans l'abondance » (Jo., X, 11, 10). Texte capital lui aussi, et que tous les chrétiens connaissent. Ne pas oublier non plus le riche symbolisme tiré de la guérison du paralytique (Jo., V), « une des scènes frappantes du IVe Evangile » [2].

Ces images se trouvent déjà dans l'A. T. Ainsi, Isaïe annonce que Yahvé sera pour le peuple élu « une lumière éternelle » (LX, 19). Le même prophète, dans un délicieux apologue, compare Israël à une vigne (V, 1-7). Ezéchiel exploite tout au long d'un sublime chapitre (XXXIV) l'allégorie du Pasteur. Mais combien la réalité est plus belle que ne le laissaient entrevoir ces textes !

Quant à la notion de Vie, elle est aussi très fréquente dans l'A. T., mais elle ne pouvait faire soupçonner les splendeurs du Nouveau. Seuls quelques textes en donnent une idée. Tel le psaume XXXV, ℣ 8-10 :

A l'ombre de tes ailes les fils de l'homme cherchent
un refuge.
Ils s'enivrent de la graisse de ta maison
et tu les abreuves au torrent de tes délices.
Auprès de toi est la source de la vie
et dans ta lumière nous verrons la lumière.

Et encore, il a fallu la révélation plénière pour que s'explicite ce qui était caché sous ces images.

La Vie dont parle S. Jean, et que le Verbe incarné nous communique, n'est autre que la *vie la plus intime de Dieu :* « Nous vous annonçons la Vie éternelle, qui était dans le sein du Père, et qui nous a été manifestée » (I Jo., I, 2). Il ne s'agit donc pas de la vie corporelle, dont parlent si souvent les auteurs de l'A. T. ; il ne s'agit même pas de la vie intellectuelle ou artistique — peu en honneur chez les Hébreux ; ni même précisément de la vie morale. Il s'agit d'une vie proprement surnaturelle et ineffable. Dieu la communique à son Fils : « Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » (Jo., V, 26), et le Fils nous la transmet, ainsi que nous l'avons vu. En quoi consiste cette vie divine ? S. Jean encore nous le rapporte : « La vie éternelle, c'est qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (XVII, 3). Connaissance amoureuse : « Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai ai-

[2] A. Durand, *op. cit.*, p. 415.

[3] P. Allo, *op. ct.*, p. 121.

més » (xv, 9) ; principe d'union entre les Personnes divines, et principe d'union des élus avec la Trinité : « Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et vous en moi » (xvii, 22). Nous demeurons vraiment en Dieu (I Jo., i, 5), et notre familiarité avec lui bannit tout sentiment de crainte : « Il n'y a point de crainte dans l'amour : mais l'amour parfait bannit la crainte, car la crainte suppose un châtiment » (I Jo., iv, 18). L'Esprit-Saint lui-même est l'agent de cette vie d'union : « Nous connaissons que nous demeurons en Dieu et qu'il demeure en nous, en ce qu'il nous donne de son Esprit » (I Jo., iv, 13). Preuve de plus que la doctrine des deux grands apôtres est foncièrement identique, sur ce point précis de notre appartenance au Christ.

III. — *Le grand commandement de la charité*

Par contre, si l'on *compare la morale de S. Paul et celle de S. Jean,* on ne peut manquer de constater une grande différence d'expression. Autant S. Paul multiplie les exhortations et énumère les vertus à pratiquer et les vices à éviter, autant S. Jean est sobre dans le développement de ses idées morales. Non pas qu'il soit concis au sens moderne du mot : il revient au contraire toujours au même thème, dans sa première épître : « Sa pensée se meut comme par vagues successives et déferlantes ». C'est « une succession de petits développements se recouvrant sans progrès marqué de l'idée, mais en faisant reluire à chaque fois quelque reflet nouveau ». On a comparé ce style « grave et suggestif » à une « mélopée orientale, puissamment incantatrice » (R. P. Bonsirven) [3]. Mais cette insistance est plutôt relative au dogme de notre filiation divine. La morale proprement dite est beaucoup moins développée.

Le grand commandement est évidemment l'amour de Dieu et de son Christ : « Demeurez dans mon amour », dit Jésus (Jo., xv, 9). Mais cet amour de Dieu est inséparable de la pratique des vertus, et surtout de l'amour du prochain.

En effet l'amour de Dieu suppose le détachement du monde (xvii, 14, 16 ; I Jo., i, 15), la fuite des ténèbres *(ib.,* 6 et Jo., iii, 20) et l'horreur du péché (I Jo., i, 8 ; ii, 1). Il suppose le don complet de nous-mêmes à Jésus, dans l'obéissance à ses commandements : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements » (xv, 15 ; I Jo., i, 3). Il suppose la ferveur : « Parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni chaud, je vais te vomir de ma bouche » (Apoc., iii, 16), et la persévérance dans cette ferveur : « J'ai contre toi que tu t'es relâché de ton amour du début » (Apoc., ii, 4) ; « Tout sarment qui ne porte pas du fruit, mon Père le retranche ; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il en porte davantage » (Jo., xv, 1, 2). Si le chrétien n'a pas la vie du Christ et n'en produit pas les œuvres, il sera surpris par le souverain Juge : « Si donc tu n'es pas attentif, je viendrai comme un voleur, sans que tu saches à quelle heure je viendrai » (Apoc., iii, 3). L'amour de Dieu suppose surtout *l'amour du prochain* [4].

S. Jérôme nous rapporte une tradition touchante. Lorsque S. Jean, dans son extrême vieillesse, ne pouvait même plus marcher et devait se faire porter aux réunions des fidèles, il ne savait que leur répéter le conseil du Seigneur : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Les auditeurs auraient souhaité plus de variété. Mais l'apôtre leur répondait : « C'est le précepte du Seigneur, et s'il est observé, cela suffit. »

Lui qui avait si longuement et si profondément médité la doctrine du Christ, s'était plus que quiconque imprégné du commandement de l'amour du prochain. On est touché de son ton affectueux dans sa suave première épître. Il multiplie les termes de tendresse : « Mes petits enfants... mes bien-aimés... petits enfants... ». Et il recommande instamment cet amour : « Le message que vous avez entendu dès le commencement, c'est que nous nous aimions les uns les autres... » (I Jo., iii, 11). « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu » (I Jo., iv, 7). « Mes bien-aimés, si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres » (I Jo., iv, 11).

Il est clair qu'il s'agit ici d'un amour surnaturel, à l'imitation de celui que Dieu nous porte. Mais peut-être songe-t-il à un fondement naturel de l'amour divin quand il écrit : « Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour » (I Jo., iv, 7, 8) ; n'est-il pas vrai que les cœurs durs, secs, haineux, sont impénétrables aux sentiments de tendresse pour Dieu, alors que souvent les tempéraments sensibles, même insouciants de Dieu, sont plus proches qu'ils ne le croient de la conversion ?

Plusieurs fois S. Jean maudit les haineux : « Celui qui hait son frère est dans les ténèbres... Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur : comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (I Jo., ii, 11 ; iv, 20). Ce n'est pas seulement un menteur, c'est un assassin : « Quiconque hait son frère est un meurtrier, et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui » (iii, 15).

Ces conseils personnels du vieil apôtre sont bien semblables à ceux qu'il met sur les lèvres du divin Maître : « Je vous donne un commandement nouveau : que comme je vous ai aimés, vous vous aimiez les uns les autres » (Jo., xiii, 34). « C'est à cela que tous connaî-

[4] Cf. Dom Juglar, *op. cit.*, p. 85.

[5] Ces quelques indications laissent deviner combien exagèrent et se trompent les auteurs indépendants qui prétendent que S. Jean n'a pas prêché le renoncement et l'action, comme S. Paul, mais seulement la contemplation. (Cf. Allo, *op. cit.*, p. 152).

tront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (XIII, 35).

Il ne s'agit pas seulement d'un amour platonique ou sentimental : c'est un amour qui doit passer à l'action, et à l'action héroïque s'il le faut. Cinq fois au moins, dans l'Evangile de S. Jean, « N.-S. revient sur la nécessité d'avoir une charité active, qui s'affirme dans la pratique des commandements » [5]. Et l'apôtre répète : « Nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un possède les biens de ce monde et que voyant son frère dans la nécessité, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ?... Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue, mais en action et en vérité » (I Jo., III, 16-18).

Vie céleste du chrétien

Telle est donc la sublimité de la doctrine de S. Jean, fidèle interprète du Seigneur. S. Paul, à la suite de l'apparition de Damas, était fasciné par le Christ glorieux, et cela explique en grande partie sa vie personnelle et sa doctrine spirituelle. S. Jean, lui, avait connu le Sauveur dans sa vie mortelle ; il avait reposé sa tête sur sa poitrine le soir du Jeudi Saint ; mais de plus il l'a vu aussi dans sa gloire, et les visions de Patmos ont pour jamais enchaîné son cœur au ciel. C'est sans doute ce qui explique son attitude. Il est habitué à juger de la terre et de ses misères des hauteurs de l'éternité où il a été élevé ; il voit dans le chrétien la vie divine destinée à s'épanouir au ciel, et ce spectacle le transporte d'admiration : « Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu, et que nous le soyons en effet !... Mes bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons un jour n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons qu'au temps de cette manifestation, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » (I Jo., III, 1-2). C'est cette vue sans doute qui produit chez lui une paix profonde, que rien ne peut troubler, et qui rappelle celle des habitants de la Jérusalem céleste. C'est ce qui fait de ses œuvres « l'école la plus haute de théologie mystique » [6].

Que cet enseignement capital soit pour nous une leçon permanente. A une époque aussi bouleversée par la nôtre, rappelons-nous que nous, catholiques, nous ne sommes plus de ce monde pour l'essentiel de notre vie et de nos préoccupations : nous habitons déjà au ciel par le plus profond de nous-mêmes. Que cette certitude nous donne un peu de la paix et de la joie promises par le Seigneur et par son disciple bien-aimé : « Je vous ai dit cela, dit Jésus — et cela, c'est l'allégorie de la Vigne mystique, centrale dans la doctrine de S. Jean — afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite ! » (Jo., XV, 11). Et S. Jean : « La perfection de l'amour en nous, c'est que nous ayons une confiance assurée au jour du jugement » (I Jo., IV, 17).

[6] A. Durand, *op. cit.*, p. 419.
[7] Allo, *op. cit.*, p. 153.

NOTES PASTORALES

LA MISÈRE DE L'ENSEIGNEMENT CATÉCHISTIQUE

I. — *S. O. S.*

De toutes parts de l'horizon catholique, en France, retentissent de graves cris d'alarme sur la « misère » de l'enseignement catéchistique.

Une des pédagogues les plus expérimentées de notre époque, Marie FARGUES, termine son beau volume *Catéchisme pour notre temps* par ce sévère avertissement :

« Hâtons-nous de bien faire le catéchisme. Dans quinze ans, les salles de garçons seront à moitié vides. Ceux qui viendront seront incapables de faire écho au mot Dieu. ...Nous voyons déjà des signes de ce durcissement, de cette royauté de la machine, et de cette imperméabilité aux choses spirituelles. Dans quinze ans, la question se posera, plus impérieuse qu'aujourd'hui : faut-il faire, quand même, le catéchisme ? » (p. 237, 239).

Monsieur J. COLOMB, P. S. S., est à peu près aussi pessimiste :

« Il nous arrive parfois, dans notre catéchisme de paroisse de ville, considérant ce qu'il serait possible de faire, ce qu'il était possible de faire depuis 50 ans, considérant les obstacles qui surgissent sans cesse devant nous, et qui, presque tous, viennent des nôtres, il nous arrive de désespérer. Si nous continuons d'envisager les problèmes de l'enseignement religieux comme nous l'avons fait jusqu'ici, si un même mouvement dirigé par la Hiérarchie n'accomplit pas les réformes de structure nécessaires, les enfants de nos enfants viendront-ils encore au catéchisme ? C'est déjà étonnant que leurs parents les y envoient. Mais ce n'est déjà plus avec la même conviction et voici que beaucoup manquent déjà » *(Lumen Vitæ,* 1953, p. 584).

Il a écrit précédemment un ouvrage sur le « manque de catéchistes et de catéchistes formés » *(La vocation de catéchiste)*. Il n'y revient pas dans cet article, mais il signale seulement « quelques points où son expérience a été douloureusement accentuée », à commencer par la déficience du clergé :

« Jusqu'ici les prêtres n'ont guère été formés à leur ministère catéchistique, en ce qui concerne la pédagogie. Ils l'avouent ; certains en souffrent et font des efforts qui sont admirables. Reste que leur incompétence dans ce domaine est souvent étonnante. Ils demandent conseil : si le conseil donné suppose quelque art pédagogique, ils font souvent un geste d'impuissance. Sur le plan doctrinal même, il apparaît qu'on n'est pas préparé : il y a un hiatus entre la théologie étudiée et celle qu'il faut donner aux enfants. Il est significatif que peu de prêtres — d'après notre expérience — se sentent capables de *former des catéchistes*, même au point de vue doctrinal » (p. 577-578).

On comprend qu'un apôtre du catéchisme soit « douloureusement » affecté par une telle carence.

Dans *Catéchisme et Mission ouvrière,* M.